



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

CONSIDÉRATIONS

N° 74.

SUR

L'UNITÉ ET L'UNIVERSALITÉ DE LA MÉDECINE,

ET SUR LA DIFFÉRENCE DE SES MOYENS EN PARTICULIER,

APPUYÉES DE PLUSIEURS OBSERVATIONS FAITES DANS DIFFÉRENS CLIMATS ;

THÈSE

*Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris,
le 20 avril 1822, pour obtenir le grade de Docteur en
médecine ;*

PAR MANOEL-JOZE VILLELA ;

Bachelier ès-lettres ; ex-Chirurgien-Major au Brésil.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 15.

1822.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.



M. LEROUX, Doyen.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. DEYEUX, *Examineur.*
M. DUBOIS, *Examineur.*
M. LALLEMENT, *Examineur.*
M. PELLETAN.
M. PINEL.
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX, *Président.*
M. DUPUYTREN.
M. MORBAU.
M. ROYER-COLLARD.
M. BÉCLARD.
M. MARJOLIN.
M. ORFILA.
M. FOUQUIER.
M. ROUX.
M. ALIBERT, *Examineur.*
M. RÉCAMIER, *Examineur.*

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MEUS IRMÃOS.

E AO SENHOR

JOZE DA SILVA GUIMARAENS,

MEUS VER DADEIROS AMIGOS.

Penhor que lhes he devido ; aos primeiros , pella bondade e franqueza com que me prestaraõ sempre o seu favôr e amizade para aminha instrucção ; e ao segundo pello fervoroso dezejo com que penhorou aminha gratidão , e que fora por mim acceto como por elle realiado , se a fraternal amizade não houvesse reivindicado seus direitos. Possa esta minha ingenua declaração não offender avossa modestia , e servir de testemunho de minha obrigação : possam os laços d'amizade que nos unẽ serem , se não eternos , aomenos inseparaveis na vida ! A maior glória que as leis da Vniversidade de Paris me offerecem , meus caros Amigos , he a de permitirem que publicamente vos dedique esta ingenua confissão.

MANOEL-JOZE VILLELA.

BOARD OF CHURCH

100-2021

RECEIVED JAN 24 1966

007 00115694 112

[illegible]

DATE

CONSIDÉRATIONS

SUR

L'UNITÉ ET L'UNIVERSALITÉ DE LA MÉDECINE,

ET SUR LA DIFFÉRENCE DE SES MOYENS EN PARTICULIER ,

APPUYÉES DE PLUSIEURS OBSERVATIONS FAITES DANS DIFFÉRENS CLIMATS.

LES maladies ne consistent, en général, que dans l'aberration ou le dérangement des propriétés vitales, état qui s'étend ensuite à la lésion des fonctions dont l'ensemble constitue la vie. La médecine ne peut donc être que l'art de ramener les propriétés vitales au type que leur prescrivent les lois de la nature vivante. Considérée sous ce point de vue, la médecine ne peut qu'être une dans tous les pays et sous tous les climats; ses moyens pour atteindre le but dont il s'agit sont aussi et doivent être partout les mêmes, jusqu'aux grandes classes de la matière médicale, quoiqu'en particulier ils soient susceptibles d'une foule de modifications que je ne puis énumérer ici.

Tout le monde sait qu'un médicament pris dans une classe quelconque, dans la classe, par exemple, de ceux qui déterminent la contraction du tube intestinal, agit en même temps, et d'après le mode d'action qui lui est propre, et encore d'après les modifications qu'il reçoit de l'idiosyncrasie, de l'âge, du sexe, du tempérament de l'in-

dividu ; que la propriété stimulante appartient bien effectivement et essentiellement au médicament ; mais que cette propriété est encore sous l'influence du climat , tant pour ce qui concerne le malade que pour ce qui concerne la plante elle-même , qui a fourni le médicament , si ce médicament a été extrait du règne végétal. C'est donc dans la connaissance de toutes ces particularités , que consiste le talent du médecin praticien. Le bétel et l'arec , aux îles Philippines et dans l'Inde , sont des *stimulans* non-seulement nécessaires , mais encore indispensables , tant pour exciter une certaine action dans le tube intestinal que pour mettre l'état de ce viscère en harmonie avec les fonctions de l'organe cutané , constamment stimulé par les effets de la chaleur et de la lumière , et pour prévenir ainsi la diarrhée , maladie commune endémique dans ces contrées. Les mêmes substances , prises aux mêmes doses et aussi fréquemment , à Paris , ne manqueraient certainement pas de produire la plus violente dysenterie , ainsi qu'une foule d'autres maladies que l'inflammation de la membrane muqueuse du conduit intestinal et des autres organes sur lesquels cette membrane exerce sa puissance sympathique , a coutume de déterminer ; et des effets aussi terribles seraient ici occasionnés par les mêmes moyens qui sont employés pour les combattre sous la zone torride (1).

(1) Je ne puis , à ce sujet , m'empêcher de signaler une erreur que j'ai remarquée dans les écrits d'un savant , dont j'admire d'ailleurs les talens et la vaste érudition. Cette erreur me semble si palpable , que , quand même je n'aurais pas trouvé dans ma propre expérience les moyens que j'emploie pour la combattre , je ne puis croire que le simple raisonnement ne me les eût pas suggérés. M. Vircy (Dict. des sciences méd. , art. climat) croit que l'atonie et l'insensibilité du tube intestinal dans les sujets qui habitent ces climats sont telles , qu'il faut y employer les purgatifs *les plus dures* , pour parler son langage ; que le sublimé corrosif et les oxydes d'antimoine et d'arsenic y sont moins dangereux qu'ailleurs.

Cette assertion me paraît fautive , et je pense que M. Vircy , comme toutes les personnes qui n'ont point observé les maladies dans ces contrées , a été porté à

Il est un principe reconnu et admis depuis long-temps en physiologie : c'est qu'un organe quelconque ne peut jamais recevoir de

commettre cette erreur par une fausse induction tirée de l'usage que font du tabac et du bétel les peuples de ces climats brûlans. Les irritations physiologiques et les irritations pathologiques sont subordonnées à des lois certainement différentes entre elles, ou, pour m'exprimer plus clairement, les inflammations et les irritations du tube intestinal y ont un caractère de violence bien plus déterminé que dans les climats froids ; vérité qui paraîtra surtout incontestable, si l'on veut réfléchir sur les ravages de la fièvre jaune, du choléra-morbus, etc. Il est donc du devoir du médecin d'être très-circonspect dans l'emploi des médicamens si propres à déterminer des maladies aussi fâcheuses. Ma propre expérience, fortifiée par une pratique de plusieurs années dans les hôpitaux de ces contrées, m'a totalement convaincu qu'on ne peut jamais ou presque jamais, sans les plus grands inconvéniens, y administrer le mercure, tant en frictions qu'à l'intérieur, aux mêmes doses qu'à Paris et à Lisbonne. On ne m'objectera pas sans doute les grandes doses auxquelles les Anglais administrent, au Bengale, le proto-chlorure de mercure, parce que l'on concevra que ce qui se passe dans ce cas est tout-à-fait semblable à ce qui arrive après l'administration d'une forte dose de tartrate antimonié de potasse, dont la prompte expulsion sauve le malade des effets meurtriers que son action, dans d'autres circonstances, n'aurait pas manqué de produire. C'est par ces considérations sans doute qu'est commandée la nécessité d'étendre beaucoup les doses de deuto-chlorure, et de renoncer même quelquefois à l'emploi de toute préparation mercurielle pour continuer le traitement par l'usage des simples sudorifiques, qui seuls complètent quelquefois la guérison ; tant la sensibilité est excessive.

J'ai eu souvent l'occasion d'observer à l'hôpital de Rio-de-Janeiro les malheureux effets du mercure, lorsqu'un professeur de clinique, natif du Portugal, où il avait fait ses études, continuait d'administrer ce médicament aux doses auxquelles il l'avait toujours administré à Lisbonne ; mais j'ai eu ensuite la satisfaction de voir ce même professeur, détrompé par sa propre expérience, obtenir les succès les plus marqués de l'emploi du même médicament, lorsqu'il eut consenti à l'administrer à moindres doses, tant en frictions qu'à l'intérieur, et surtout lorsqu'il eut commencé à prescrire avec moins de parcimonie les infusions sudorifiques.

J'ai connu à Fernambouc, ville située à huit degrés au sud de l'équateur, une dame à laquelle un chirurgien, guidé sans doute aussi par cette idée, que les

nutrition qu'aux dépens d'un autre organe ; ou , ce qui revient au même , que les propriétés vitales n'affluent jamais avec excès dans

organes digestifs doivent être habituellement frappés de faiblesse et d'atonie dans ces climats , avait administré trois potions émétiques en moins de quinze jours , dans l'intention , disait-il , de réveiller le ton de l'estomac , en même temps qu'il débarrasserait cet organe d'une abondance de bile et de saburre dont il le supposait surchargé. Cette dame succomba à la suite de la troisième potion , en rejetant , par le vomissement , des torrens de bile , quoique déjà une grande quantité de cette matière eût été expulsée par l'effet des deux premières potions.

J'admets , avec tous les physiologistes , que la vitalité de l'organe cutané , lorsqu'elle est très-active , doit diminuer celle de la membrane muqueuse intestinale ; mais je n'admets l'existence de ce fait que dans l'état physiologique ou état de santé seulement , et nullement dans l'état pathologique , où les choses se passent d'une tout autre manière. Dans ce dernier cas , la peau , irritée , n'est le siège d'aucune transpiration ; une extrême chaleur , qui ne tarde pas à s'y manifester , est bientôt renvoyée sympathiquement à la membrane muqueuse intestinale , dont l'organe cutané reçoit en même temps les impressions de douleur ; de sorte qu'on peut dire qu'il y a entre ces deux organes , dans le cas dont il s'agit , échange continuel d'éréthisme et de souffrance , de la même manière qu'il y a entre deux corps lumineux , échange de rayons lumineux et de calorique.

M. Virey , en parlant (art. précité) de la manière dont se nourrissent les peuples de la zone torride et les sauvages , est tombé , ce me semble , dans une autre erreur , qu'il est d'autant plus important de rectifier que je l'ai entendu reproduire dans des cours publics. Cet auteur dit que ces peuples mangent peu de viande , et que leur goût répugne à cette espèce d'aliment. La première proposition est vraie en ce qui concerne les sauvages seulement ; mais la seconde est entièrement fautive à l'égard des uns et des autres ; et j'en apporte pour preuve qu'à Rio-de-Janciro , dont la population est de soixante à quatre-vingt mille âmes , il s'y consommait par jour , en 1819 , soixante bœufs , plus de trois cents porcs , un nombre de veaux et de moutons en proportion. Et si l'on considère encore que la moitié de la population de cette ville se compose d'esclaves qui ne se nourrissent que de viandes sèches et salées , et de poisson frais et salé , dont la consommation est énorme , il sera difficile , je pense , de ne pas conclure contre l'assertion de M. Virey. J'ajouterai d'ailleurs que je puis garantir l'exactitude des données que j'établis ici , attendu qu'à l'époque dont je parle , j'habitais

une partie quelconque sans qu'une ou plusieurs autres parties en éprouvent, dans la même proportion, une lésion plus ou moins

la maison du *Contracto*, et que j'ai pris le soin de les bien vérifier ; je sais aussi que nous n'avions pas, mes amis et moi, moins d'appétit que si nous eussions été en Portugal, et qu'en mon particulier je consumais, pour ma subsistance, une quantité d'alimens beaucoup plus grande que celle que je puis consommer maintenant à Paris.

Je rapporterai, en ce qui concerne particulièrement les sauvages, ce que j'ai observé à l'île Sombaba, une de celles qui sont le plus à l'est de la Cordillère et qui séparent du grand Océan la mer de la Chine et l'Océan pacifique. Cette île forme, avec une autre île nommée l'*Île des fleurs*, un détroit auquel on a donné le nom de *Sapi*, et que nous eûlâmes dans notre voyage en Chine et aux Philippines. Forcés d'y mouiller pour faire de l'eau, et les difficultés que nous rencontrâmes à cet effet nous ayant contraints d'y rester huit jours, j'ai pu pendant ce temps reconnaître que les Malais ne vivent habituellement que de très-petits poissons qu'ils pêchent au filet, de fruits et de menu gibier ; que leur boisson ordinaire est l'eau de fontaine ou de rivière, ou bien une certaine liqueur que recèle le fruit du cocotier, ou bien même encore une espèce de suc qu'ils extraient, par de longues incisions, de l'écorce du même arbre, et qui a quelque analogie avec la petite bière, excepté cependant qu'il s'acidifie plus facilement. Les huit jours que nous passâmes dans cet endroit me portèrent à rechercher les causes de ce genre de vie. Nous avions fait construire sur le rivage une petite cabane où nous allions tous les jours prendre notre dîner. Bientôt nous fûmes visités par quelques Malais, qui paraissaient se plaire à nous regarder manger, et qui ne manquaient pas de nous manifester le désir de goûter de nos mets. Nous leur donnions les restes du dîner, qui se composaient ordinairement de quelques morceaux de lard, de jambon, etc. ; et nous vîmes alors combien ont été dans l'erreur les auteurs qui ont écrit que ces peuples ont en horreur les viandes dont il s'agit. Les Malais devraient au contraire notre deserte avec une avidité inexprimable ; et il ne parut pas qu'ils digéraient mal ces nouveaux alimens, ni qu'ils en fussent incommodés le moins du monde ; puisqu'ils ne manquèrent pas, pendant que nous restâmes sur les lieux, de revenir chaque jour, et toujours en plus grande quantité, recueillir les débris de notre ordinaire : un d'entre eux surtout paraissait si bien s'en accommoder, que, lorsque nous nous disposions à mettre à la voile, il voulait à toute force s'embarquer avec nous. Ces peuples recherchent avec passion les liqueurs alcooliques. Nous remarquâmes

considérable. De sorte que les forces vitales, dans l'exercice régulier de leurs fonctions, ou en d'autres termes, dans l'état de santé, con-

aussi que, quand nous leur donnions quelques prises de tabac, ils recevaient cette substance sur la langue, au lieu de l'introduire dans les fosses nasales. Je ne conclus point de là cependant, comme beaucoup d'autres l'ont fait, que la faiblesse et l'atonie de l'estomac soient, chez les Malais, la cause de leur manière d'agir; je pense, au contraire, qu'on trouvera plus sûrement cette cause dans l'ignorance où ces peuples crouissent, et peut-être même aussi dans des préjugés religieux. Les personnes qui ont cru la voir dans la disette d'animaux dont sont frappés les pays situés sous la zone torride émettent, ce me semble, une opinion des plus absurdes; car, à moins qu'on ne veuille parler des déserts arides et sablonneux, on rencontre en général, sous la zone torride, plus d'animaux que partout ailleurs, et ils s'y multiplient d'une manière si prodigieuse, qu'ils sont toujours l'effroi non-seulement des étrangers, mais encore des peuplades indigènes, quelque nombreuses qu'elles soient. Ce fait est facile à expliquer: un sol alternativement échauffé par l'ardeur du soleil, et rafraîchi par des pluies abondantes qui y sont départies presque régulièrement, ne peut être impropre à la végétation; or là où la végétation est active, là aussi se multiplient une foule d'animaux herbivores et fructivores, et les animaux carnivores ne peuvent manquer non plus de s'y rencontrer en quantité d'autant plus grande que les premiers, dont ils sont leur proie, y sont plus nombreux. C'est, en effet, ce que j'ai eu l'occasion de remarquer. Les habitants de la zone torride peuvent se procurer en abondance, et sans beaucoup de travail, des fruits délicieux, du menu gibier, et du poisson excellent. Ils ne pourraient, au contraire, se livrer sans danger à la chasse des grands animaux; l'excessive chaleur du climat leur rend d'ailleurs l'approche du feu presque insupportable, et les empêcherait de s'adonner à l'art de la cuisine, si leur excessive paresse et le défaut d'instruments tranchans n'étaient autant de motifs pour les en éloigner. J'ai même vu, à bord d'un vaisseau, des Européens renoncer à manger de la viande de bœuf qui avait été mal saignée et mal préparée, et laisser perdre ainsi une partie assez importante d'un approvisionnement toujours précieux dans de telles circonstances: tant, veux-je dire, l'art de préparer la viande serait difficile pour les habitants des contrées dont il s'agit. Et si l'on ajoute encore à ces considérations celles qui se déduisent de la paresse de ces peuples et de l'indolente apathie de leur caractère; si l'on considère, comme nous l'avons déjà dit, la facilité qu'ils trouvent à se nourrir de fruits, dont l'arôme délicieux et les couleurs agréablement

stituent toujours un type qui ne peut souffrir d'altération, ni en plus, ni en moins, sans qu'il en résulte l'état qu'on appelle *maladie*. C'est donc dans la véritable connaissance de ce jeu, si je puis m'exprimer ainsi, que consiste la véritable physiologie médicale. Je vais essayer de donner quelques développemens à ma proposition.

C'est du principe régulateur, principe que nous ne connaissons que par ses effets, et qui, dans l'ensemble de l'univers, paraît dépendre uniquement de l'influence première du mouvement, et, dans les êtres en particulier, de cette influence première communiquée au germe, du moment où il acquiert les qualités propres à la reproduction; c'est, disons-nous, du principe régulateur que l'on peut déduire tout ce qu'on dit et tout ce qu'on pourra dire de raisonnable en physiologie; c'est du mouvement, en un mot, qui dépend la sensibilité, quoique cette dépendance soit tellement étroite, et les actes de ces deux facultés tellement simultanés, qu'il soit impossible d'en déterminer, autrement que par la pensée, la ligne de démarcation. Or, la contractilité et la sensibilité une fois admises, toutes les fonctions qui constituent la vie, de même que le mode d'action qui convient à chacune d'elles, sont faciles à concevoir et à expliquer pour le médecin qui réunira des connaissances précises en anatomie, en physiologie, en physique et en chimie: car, quoi qu'on en puisse dire, il se passe dans l'économie animale bien des phénomènes qui ne sont point étrangers aux lois de la physique et de la chimie; tels sont la formation des calculs vésicaux, biliaires et reinsaux, l'oxygénation du sang, etc. On ne peut donc apercevoir le vide de la science et l'imperfection du système que dans l'impossibilité de connaître parfaitement la nature de l'influence première sous laquelle le principe régulateur commence à s'exercer dans chaque être en parti-

nuancées excitent, dans toutes les saisons, leur sensualité, on trouvera, je crois, ces raisons suffisantes pour expliquer leur genre de vie, et comment il se fait qu'ils n'aient pas encore adopté l'usage de la grosse viande, si généralement répandu chez les nations civilisées.

culier. Quant à cette influence première sur la généralité des êtres et sur l'ensemble de l'univers, elle est fort bien prouvée par M. le professeur *Chaussier*, dans son *Tableau synoptique de la force vitale*, lorsqu'il s'exprime ainsi : « L'existence de cette force (la force vitale), ou principe d'animation, sa différence avec la force propre aux corps inertes est démontrée par tous les phénomènes de la vie, par la comparaison du cadavre avec le corps vivant; mais son essence, est inconnue : elle a été attribuée à un être immatériel, à un esprit ou fluide subtil, à une combinaison d'éléments, à une propriété de la matière placée dans des circonstances particulières, à un principe de mouvement inhérent à la matière, à un mode d'affinité, de mouvement..... Comme l'étincelle lancée sur une masse combustible y produit un mouvement qui s'étend, se propage, subsiste tant qu'il trouve les matériaux, les conditions nécessaires à son entretien, de même, dans l'acte de la génération, une molécule albumineuse reçoit une impression de mouvement intestinal et la vie commence; un nouvel ordre de propriétés s'établit. Cette molécule, qui n'était à nos yeux qu'un fluide visqueux, homogène, inerte, s'anime, s'organise, devient un centre d'action qui reçoit, attire les matériaux nutritifs, les élabore, les combine, se les approprie, et au lieu de s'éteindre, cette étincelle vitale, cette force première d'impulsion se renouvelle, s'accroît, s'entretient, par l'action et la réaction successive des organes qu'elle anime, par le concours du calorique, de l'air, des substances qu'elle s'assimile, et se détruit ensuite par l'altération des organes qu'elle-même a créés. »

Si donc le principe de la vie nous est inconnu dans son essence; et si, comme nous l'avons dit, la physiologie semble ne présenter qu'un système imparfait et purement hypothétique, il nous semble qu'on en peut dire autant de toutes les sciences qui sont l'objet de l'étude et de l'application des hommes. A-t-on expliqué jusqu'à présent, et parviendra-t-on jamais à expliquer d'une manière satisfaisante ce que c'est que la force d'attraction, la force d'affinité, qui

sont les principes fondamentaux de toutes les sciences physiques et chimiques?

Après les légers aperçus que nous venons d'exposer sur les propriétés vitales, il semblait naturel d'en jeter quelques-uns aussi sur l'examen des fonctions; mais, les limites que nous nous sommes prescrites ne nous le permettant pas, nous nous contenterons d'énoncer que, de l'ensemble et de l'harmonie de toutes les fonctions résulte la vie dans toute la généralité d'acception de ce mot; et encore celle de chaque organe et de chaque appareil en particulier, puisque l'accomplissement de ces fonctions se trouve, en partie, sous la dépendance des organes eux-mêmes, et en partie, sous celle des modificateurs qui nous entourent. Il résulte donc de cet exposé que l'état de santé n'a réellement qu'une existence relative à l'idiosyncrasie de l'individu, et aux circonstances dans lesquelles il se trouve placé; par exemple, les fonctions s'exécutant de telle manière, seront jugées régulières chez Pierre, tandis qu'elles constitueront chez Paul l'état de maladie. Une transpiration abondante chez un sujet fort et robuste, qui mange beaucoup, et qui se livre à des exercices violents, loin d'être considérée comme caractérisant une maladie, sera considérée au contraire comme une condition nécessaire à la régularité des fonctions; chez un sujet faible, au contraire, le même accident constituera bien véritablement l'état de maladie, et même de maladie fâcheuse.

Or, si ces considérations, que je crois justes, peuvent être admises, on doit en conclure que la médecine, dans le sens que nous avons donné à ce mot, doit être la même dans toutes les parties du monde; et que seulement les moyens qu'elle emploie sont différents. Je suis fâché de ne pouvoir en cela être entièrement d'accord avec plusieurs médecins, pour les talents desquels je conserve d'ailleurs tout le respect et toute l'admiration possible; car, tout en admettant que la médecine est et doit être partout la même, ils prétendent que ses moyens thérapeutiques, en général et en particulier, doivent également être les mêmes, et que leurs effets sont constamment

les mêmes. Les deux premières propositions sont conformes à l'opinion que j'ai émise dans le cours de cette dissertation ; mais je ne pourrai admettre la dernière que lorsque les observations que je fais ici sous leurs yeux auront pu être comparées avec celles que je me propose de faire à mon retour dans d'autres climats. Il me semble encore que les influences des différens modificateurs sur le système nerveux, sur l'intensité et sur le caractère des maladies, ne sont pas assez connues, et n'ont pas été assez étudiées. S'il est vrai, ce dont je ne puis douter, que toutes les fonctions de l'économie soient sous l'influence plus ou moins immédiate du mouvement, on doit sentir quelle puissance un tel agent doit exercer sur le système nerveux ; et conséquemment à combien de lésions vitales ce dernier peut donner lieu.

Je sais qu'on peut m'objecter que cette influence n'est que chimérique, puisque l'existence n'en peut être rigoureusement démontrée. A cela je répondrai qu'elle le sera peut-être un jour ; et qu'au surplus, de ce qu'une chose ne peut être démontrée, il ne s'ensuit pas toujours que l'existence en soit chimérique. Quand l'immortel *Newton* affirma que l'eau et le diamant contenaient un principe inflammable, il ne soumit point ses données à une démonstration rigoureuse, et cependant il énonçait une grande vérité, vérité que personne aujourd'hui n'oserait entreprendre de révoquer en doute. Je crois même, d'après de nouvelles expériences faites en Angleterre, que les opinions de *M. Berzélius* à ce sujet acquièrent un nouveau degré de force, et que l'époque n'est pas très-éloignée où ce point de physiologie dont il s'agit sera suffisamment éclairé (1).

Je sais qu'on peut m'objecter encore que cette action nerveuse

(1) *M. Berzélius* pense, au rapport de *M. l'elletan* fils aîné, que le fluide nerveux est de même nature que le fluide galvanique, si toutefois il peut être démontré qu'il n'est pas le même. *M. Rolando* professe exactement la même doctrine dans son ouvrage intitulé, *Inductions physiologiques et pathologiques*, traduit par *MM. Jourdan et Boisseau*, 1822.

est sous l'influence du système sanguin, puisqu'on peut sensiblement la diminuer par la saignée, soit locale, soit générale ; et que c'est sur le système sanguin que le praticien doit principalement diriger son attention. Je répondrai que, dans l'économie animale, il n'y a rien d'absolument indépendant ; que là, au contraire, comme l'a fort bien dit le père de la médecine, tout s'enchaîne et se tient ; que le soulagement apporté quelquefois dans des névroses, par l'usage de la saignée, n'a pu être obtenu que médiatement et d'une manière indirecte ; et qu'enfin les inductions qu'on pourrait tirer de ces avantages seraient susceptibles d'occasionner dans la pratique les erreurs les plus graves. En effet, combien de fois n'a-t-on pas vu produire sur le système nerveux une action sédative par des moyens entièrement opposés, c'est-à-dire, par l'emploi de certains médicamens que l'on est habitué à considérer comme toniques. On sait d'ailleurs que la fièvre qui survient quelquefois à la suite d'une légère indigestion, et qui est accompagnée de malaise et de céphalalgie plus ou moins intense, cède facilement à l'emploi de quelques boissons amères, telles que des infusions de camomille romaine, lorsque surtout l'on a soin de seconder le traitement par le repos et la tranquillité du corps et de l'esprit. Ce sont au moins les moyens que l'on emploie généralement en Portugal ; et l'expérience en a souvent constaté les bons effets : au Brésil, au contraire, on administre, avec non moins d'avantage, les médicamens diffusibles : quelques gouttes d'alcool, par exemple, ou une cuillerée de genièvre dans une infusion aromatisée, ou bien simplement l'eau-de-vie étendue d'eau, y sont employées préférablement aux amers.

Je sais que, d'après les principes de la doctrine physiologique, le simple repos, secondé seulement par l'usage de l'eau sucrée, suffit ordinairement pour produire des effets analogues à ceux que nous venons de rapporter, et que ces effets promettent toujours au malade un état de santé ultérieure moins équivoque. Je ne doute nullement de cette vérité, quoique mon expérience ne m'ait encore rien appris des avantages qu'on peut attendre dans les pays chauds,

de la mise en pratique de cette nouvelle doctrine. Je sais, qu'à Macao, ville de la domination portugaise en Chine, les amers les plus forts ne suffisent pas pour combattre les indigestions, maladies dont les suites y sont très-dangereuses. Au moindre prélude de cette affection, les habitans, tout en recourant à l'usage du thé le plus fort et le plus amer, qu'ils appellent *thé morduchim*, c'est-à-dire *thé contre l'indigestion*, sont encore dans l'usage de se faire frotter le corps, et particulièrement la racine du nez, l'entre-deux des épaules, les tempes, les parties qui recouvrent les apophyses mastoïdes, l'acromion, les omoplates, la partie supérieure du sternum et les parties latérales du cou, avec une pièce de monnaie de la grandeur d'une petite pièce de deux sous, qu'ils affilent, dans une partie de sa circonférence, de manière à pouvoir produire, à l'aide de cet instrument, des ecchymoses plus ou moins fortes, selon qu'ils jugent l'indigestion plus ou moins dangereuse, ayant soin cependant de ne pas occasionner d'excoriation ; ils parviennent de cette manière à exciter à volonté, et au degré qui leur paraît convenable, l'irritation de l'organe cutané. Or, un pareil genre de traitement ne se serait certainement pas soutenu et perpétué parmi ces peuples, si l'expérience n'en eût pas constaté l'utilité et les succès. J'ai vu moi-même s'y soumettre avec confiance des chirurgiens portugais habitués depuis long-temps à vivre dans ce pays, et qui n'avaient pu adopter l'emploi de ce moyen que sur ce que leur propre expérience leur avait appris de ses avantages.

Or, je demande maintenant si, à cette méthode de dérivation, il serait possible d'en substituer une autre qui promît les mêmes avantages? Je ne le pense pas; et, quoique les exemples que je viens de rapporter concernant ces moyens de traitement employés par les peuples de Macao, soient autant de faits inouïs dans les fastes de notre thérapeutique, si je puis m'exprimer ainsi, je ne pense pas cependant qu'ils puissent servir à révoquer en doute ce que j'ai avancé plus haut touchant la médecine, considérée en thèse générale, et qu'on puisse y voir autre chose qu'une différence dans les moyens qu'elle

emploie; différence qui, comme je l'ai exposé plus haut, est commandée par la différence des climats, des tempéramens, des habitudes, etc.

Je ne puis non plus passer sous silence un autre moyen thérapeutique, que les personnes qui ont en horreur l'application du feu en médecine, ne manqueront de qualifier de barbare, quoique cependant il se trouve en quelque sorte consacré par ce précepte plein de justesse d'HIPPOCRATE, *ad extremos extrema*. Aux îles Philippines, lorsqu'à la suite d'une couche une femme est atteinte d'une fièvre que l'on a nommée *puerpérale*, laquelle fièvre n'étant, comme l'on sait, qu'un symptôme de la péritonite, on lui applique aussitôt sur la partie hypogastrique, et un peu latéralement, deux plaques de fer rougies au feu, qui produisent immédiatement deux escharres considérables; et si l'on en croit les habitans, ce moyen est un véritable spécifique, lorsqu'il est employé à temps; tandis qu'au contraire, la malade est infailliblement perdue si l'on a négligé d'y recourir assez tôt. Je pense toutefois que l'usage d'un moyen aussi violent ne se soutient que par l'état d'enfance où se trouve encore la médecine parmi ces peuples, et qu'on obtiendrait le même résultat de l'emploi des sangsues et de l'application de cataplasmes émolliens sur l'hypogastre.

Le troisième fait, que je vais rapporter, ne paraîtra pas sans doute moins étrange, et ne manquera peut être pas de m'attirer l'application de certain proverbe, qui ne paraît point avoir été fait pour consacrer la vérité de tous les récits des voyageurs.

A Macao, ville dont j'ai déjà parlé; les eaux ont une propriété tellement singulière, que les personnes qui ont le malheur de s'en abreuver dans les premiers momens qui suivent chez elles l'acte du coït, périssent presque toutes dans les vingt-quatre heures, après avoir éprouvé toutes les angoisses d'une maladie terrible, que les habitans nomment *faifum*. Ces eaux cependant sont claires, limpides, sans aucune saveur désagréable, d'une digestion facile, particulièrement celles de la fontaine dite de *Libau*, qui est la plus fréquentée de

toutes les fontaines de la ville. Cette singulière maladie manifeste sa présence par les coliques les plus violentes ; des douleurs affreuses se font d'abord sentir aux reins , d'où elles se portent ensuite vers l'ombilic , et envahissent à la fin toute la région hypogastrique. Ces douleurs ont une telle intensité , que souvent le malade en perd l'usage de la parole. Il y a , de plus , suppression de toutes les excrétions ; le poulx est petit et déprimé , preuve , à mon avis , que le cœur souffre sympathiquement. Le cerveau paraît être le dernier organe qui éprouve les effets de ce désordre presque général des fonctions , et ce n'est ordinairement que quelques minutes avant la mort que le délire survient : le visage alors se couvre d'une sueur froide , et la syncope vient bientôt mettre le dernier terme à la vie du malade (1). Mais si la sueur devient moins froide et plus générale , si quelques gouttes d'urine commencent à couler , et si , par le bénéfice de la nature ou par les secours de l'art , on parvient à obtenir quelques selles , alors le malade est sauvé , et une courte convalescence le rend bientôt à son état de santé ordinaire.

J'ai remarqué que le traitement suivi dans ce cas de maladie , par les empiriques du pays , consiste dans l'emploi des sudorifiques et des diurétiques , qu'ils administrent quelquefois avec avantage , et toujours avec un certain air de mystère et de secret , selon une coutume très-ancienne chez eux.

J'ai eu occasion de voir un capitaine portugais , de la garnison de cette ville , lequel se croyait atteint de cette maladie , pour s'être exposé , après avoir cohabité avec une femme , à l'air frais de la nuit ; dans l'embrasure d'une croisée ouverte. Quoiqu'il ressentit une grande douleur de reins , que cette douleur s'étendit jusqu'au ventre , qu'il y eût fièvre , que la peau fût le siège d'une chaleur brûlante , ce dernier organe cependant n'offrait pas cette aridité qu'on y remarque toujours dans les cas précédens ; la céphalalgie était aussi beaucoup

(1) Il est mort trois personnes , pendant mon séjour dans cette ville , pour s'être placées dans les circonstances dont il s'agit.

moindre; et, bien qu'il y eût difficulté extrême d'uriner, l'émission de l'urine n'était pas impossible; enfin tout sembla me prouver que la maladie n'était autre chose que ce qu'on appelle vulgairement *une transpiration supprimée*. Je prescrivis une infusion de fleurs de sureau, l'application de flanelles chaudes sur l'abdomen, un bain chaud et des clystères anodins. Le succès couronna mon attente : le lendemain le malade put se lever, et vingt-quatre heures après il reprit ses occupations habituelles.

S'il m'est permis de ne pas encore abandonner l'article du *faïfum*, je demanderai comment il se fait que de l'eau, qui, si l'on en peut bien juger par la vue et par le goût, a toutes les qualités qu'on puisse désirer d'y rencontrer, produise, dans la circonstance dont il s'agit, un ensemble de symptômes aussi redoutables, tandis que, dans toute autre occasion, la même eau ne donne jamais lieu à aucun inconvénient grave.

Quant à moi, je pense que, dans le cas précité, l'eau n'agit point par une propriété essentiellement malfaisante; que le tempérament naturel ou acquis, et des prédispositions particulières, en modifient les effets chez les habitants de Macao, et que de l'eau de tout autre pays, prise dans la même circonstance par les mêmes individus, donnerait naissance aux mêmes accidens.

C'est de l'examen de tous ces faits et d'une foule d'autres analogues que j'ai été porté à conclure que les moyens de la médecine, dans le traitement des maladies, doivent être modifiés selon les climats, les tempéramens, le sexe, l'âge, les habitudes, etc., et que tous les auteurs de traités de nosologie et de pathologie devraient toujours imiter *Baglivi* dans l'attention qu'il apportait à ne pas oublier de dire : *Scribo hæc in aëre romano*.

L'érysipèle sympathique (1) est encore une de ces affections qui,

(1) Nous rejetons l'épithète de *bilieux*, attendu que nous ne pouvons considérer la présence de la bile dans l'estomac et dans le duodénum comme la cause de cette maladie. Nous ne conviendrons pas non plus avec M. *Cruveilhier*, dans

plus que toute autre, me semble prouver évidemment l'influence des climats dans le développement, l'intensité et la terminaison des maladies, et conséquemment aussi dans les moyens de traitement. Le caractère sympathique de l'érysipèle prouve assez que l'existence de cette affection n'est due qu'à l'intensité de la maladie primitive ou concomitante, qui ne peut être, à proprement parler, qu'une des nombreuses nuances de la gastro-entérite. A Lisbonne, et dans presque tout le Portugal, l'érysipèle a presque toujours une tendance à se terminer par suppuration, circonstance qui rend cette affection très-dangereuse, comme j'ai eu souvent l'occasion de le remarquer à l'hôpital Saint-Joseph de cette ville. A Rio de Janeiro, au contraire, quoique la présence de l'érysipèle détermine presque toujours une enflure considérable de la partie qui en est le siège, à tel point que j'ai souvent vu des jambes et des bras érysipélateux doublés de volume par l'effet de la maladie, je n'ai cependant vu cette affection se terminer par suppuration que chez deux ou trois sujets, quoique j'aie suivi pendant trois ans la pratique de l'hôpital de cette ville. J'ajouterai même que cet accident ne s'est jamais présenté à mon observation dans le cours de ma pratique particulière, quoiqu'elle fût alors assez étendue, et que l'érysipèle soit une maladie endémique au Brésil.

Cette maladie, dans ces contrées, débute par les symptômes les plus effrayans, et ce, dans l'espace de quelques heures; de sorte que j'ai vu plusieurs médecins, nouvellement arrivés d'Europe, s'effrayer tellement de la rapidité des progrès de la maladie et de la violence de ses symptômes, qu'ils ne manquaient pas de prognostiquer la gangrène et le sphacèle comme inévitables. Cependant, si le médecin sait aider la nature, ou plutôt s'il apporte ses soins à ne pas la troubler dans ses efforts, le malade, à moins qu'il ne soit d'une constitution malade et cacochyme, recouvre la santé dans l'espace de peu

son ouvrage sur la dégénérescence gélatiniforme, que la bile, séjournant dans le duodénum et dans l'estomac, n'irrite pas davantage ces organes.

de jours , surtout si la maladie n'a point encore annoncé , par des récidives , un type intermittent , cas dans lequel le pronostic est bien différent. Je crois devoir appuyer ce que j'avance par quelques observations , qui pourront servir en même temps à éclairer le diagnostic de cette maladie dans ses rapports avec le climat , avec le tempérament et avec les habitudes des peuples du Brésil.

Mademoiselle F**, âgée de vingt-neuf ans , d'un tempérament bilioso-sanguin , ayant le teint brun et les cheveux noirs , s'étant , pendant un dîner qu'elle avait donné chez elle et auquel j'avais assisté , livrée au plaisir de la bonne chère , et ayant bu du vin de Porto en plus grande quantité que de coutume , était cependant sortie de table en bonne santé , et sans aucune autre incommodité que celle qui lui était occasionnée par un prurit léger dont le siège était à la région dorsale du pied gauche : ce léger prurit ne paraissait être causé que par la présence d'un petit bouton , que , dans le pays , on appelle *sornicula*. Quatre ou cinq heures après le dîner , et lorsque je me promenais dans le jardin public , un nègre , esclave de cette demoiselle , vint me prier de me rendre en toute hâte auprès d'elle , en m'assurant qu'elle était dangereusement malade. Je me transportai au domicile de cette demoiselle : il était à peine huit heures du soir ; je la trouvai au lit. Elle offrait à la vue et au toucher une peau sèche et brûlante , un poulx dur et fort ; de violentes douleurs se faisaient sentir à la tête , et surtout à sa partie antérieure ; la face et les yeux étaient rouges ; la langue sèche et rouge dans son pourtour , beaucoup plus qu'au centre ; il y avait légère anxiété : la jambe gauche était dans un état d'inflammation considérable , sans que la rougeur présentât dans cette partie une nuance très-prouoncée , signe auquel je reconnus que la maladie n'avait pas encore atteint son plus haut période d'intensité : le petit bouton en question était d'une sensibilité exquise , et paraissait comme environné d'un ruban rouge. On avait déjà administré à la malade , lors de mon arrivée , une infusion de *cassia occidentalis* (en langue du pays , *fedegoso*) et de jaune de citron édulcorée avec du sucre , médicament généralement employé au Brésil

dans ces sortes d'affections. J'ordonnai de continuer l'usage de cette infusion, dont la propriété est de provoquer abondamment la transpiration, et de procurer par ce moyen un calme prompt et salutaire. Mais, voyant que les symptômes continuaient de s'aggraver, je sortis pour aller chercher un de mes confrères, nouvellement arrivé du Portugal, afin de lui fournir cette occasion d'étudier une maladie qui ne s'était point encore présentée à ses observations sous de semblables formes. Nous entrâmes ensemble une heure après. La malade avait rejeté, par un vomissement spontané, une partie de son dîner; ce qui fut pour moi d'un heureux augure. Cependant la malade délirait, et portait automatiquement la main sur la région précordiale, qu'elle pressait avec force. Les yeux étaient saillans, et semblaient sortir de leurs orbites; la sécheresse de la bouche et des lèvres l'obligeait à promener sa langue de l'une à l'autre des deux commissures; le pouls était gêné et comme saccadé; mais la peau n'était plus aussi sèche qu'elle l'avait été dans le début. La jambe et la cuisse, devenues très-rouges, avaient acquis au moins le double de leur volume naturel. Mon confrère crut aussitôt que la gangrène et le sphacèle, et conséquemment la mort de la malade, étaient inévitables. Je l'invitai à différer son pronostic jusqu'au lendemain; et je pratiquai une saignée veineuse, malgré les gémissens de la mère, qui ne cessait de me représenter qu'elle n'avait jamais vu qu'on employât la saignée dans une telle circonstance. Je tirai environ cinq palettes de sang; et j'avais à peine terminé mon opération, lorsque la malade, se levant sur son séant et me regardant avec étonnement, m'interrogea sur ce que je venais de faire et sur l'état de sa maladie. La sueur commençant à ruisseler; j'en favorisai la sortie par une nouvelle dose de l'infusion ci-dessus spécifiée. Le pouls se développa; et mon ami, qui un moment auparavant avait fait un pronostic des plus fâcheux, ne fut pas peu étonné en voyant les succès que j'avais obtenus en aussi peu de temps. La jambe cependant conservait encore à peu près le volume qu'elle avait acquis. Je ne voulus point quitter la malade sans m'être assuré que le sommeil viendrait lui procurer

quelques momens de repos. Je revins le lendemain avec mon ami ; nous trouvâmes que la jambe , quoique rouge encore , était cependant diminuée d'un bon tiers de son volume , et que la chaleur n'était plus , à beaucoup près , aussi exaspérée. Je ne permis point qu'aucun topique fût appliqué sur cette partie ; je me contentai de recommander le repos et une diète modérée pendant les quatre premiers jours ; je prescrivis ensuite un bain local dans une infusion de fleurs de sureau , et, sept ou huit jours après , je fis faire une ligature légèrement serrée ; enfin , en moins de douze jours de ce traitement , aussi simple que facile à suivre , la jambe revint à son volume naturel , et la malade recouvra entièrement la santé.

- Je pense qu'il serait difficile de ne pas reconnaître dans l'exemple que je viens de rapporter un effet sympathique de l'irritation gastrique ; irritation qui , déterminée d'abord par l'usage du vin de Porto , du piment et des autres épices auquel la personne en question s'était livrée avec trop peu de ménagement , avait fini par se faire , en quelque sorte , de la partie sur laquelle préexistait le petit furoncle , un nouveau lieu d'élection.

Mais comment se fait-il qu'une surcharge des voies gastriques n'occasionne pas les mêmes accidens aussi généralement en Europe qu'au Brésil ? Pourquoi , dans cette dernière contrée , les indigènes sont-ils ceux qui doivent le plus en redouter les effets ? et pourquoi enfin , dans ce même pays , quand elle sévit sur des Européens , agit-elle sur ceux qui y sont établis depuis long-temps avec plus de malignité que sur ceux qui y sont nouvellement débarqués ?

Je pense qu'il est impossible de trouver la solution de ces questions ailleurs que dans l'influence du climat , et dans le genre de vie que les habitans ont adopté.

L'histoire que je vais rapporter d'un érysipèle existant chez une personne atteinte d'une gastro-entérite chronique (1) servira peut-

(1) J'avoue qu'avant mon arrivée à Paris , j'avais sur les causes et la nature

être à appuyer l'opinion que je me suis formée sur la nature de ces sortes de maladies.

Madame H., femme de couleur, dont mon frère était le médecin, et à laquelle, en l'absence de ce dernier, je donnai aussi des soins, éprouvait, lorsqu'elle se livrait à quelques excès, et principalement aux excès de table, des douleurs d'estomac accompagnées de céphalalgie violente, de fièvre, et de soif plus ou moins intenses, d'anxiétés, de vomiturations, qui ne faisaient ordinairement rejeter que des glaires, mais qui provoquaient aussi des évacuations bilieuses lorsque l'indisposition prenait un caractère plus grave qu'à l'ordinaire.

Lorsque cette indisposition arrivait à la suite des excès de table, la douleur à l'épigastre était toujours le premier symptôme qui se manifestait et qui dénonçait la maladie; très-souvent aussi, il s'y joignait des douleurs d'estomac, douleurs qui forment un des symptômes de la gastro-entérite chronique. Quelques heures après, l'une ou l'autre jambe enflait progressivement et d'une manière sensible; quelquefois même, ce qui pourtant était rare, l'enflure s'emparait des deux jambes à la fois; et si quelque bouton, quelque léger furoncle, préexistait sur l'une ou l'autre des deux jambes, c'était infailliblement sur la partie qui en était le siège que l'érysipèle se déclarait. La rougeur alors était encore peu intense. La chaleur, assez sensiblement augmentée et pouvant être estimée par le tact du médecin, était cependant loin d'être en rapport avec la douleur que la malade disait en ressentir. Le volume de la jambe n'était pas considérablement augmenté par l'enflure; mais aussi, au déclin de la maladie, il diminuait beaucoup plus lentement que cela n'est arrivé

de cette maladie des idées bien différentes de celles que j'ai acquises depuis sur le même sujet. Je ne voyais dans l'érysipèle qu'un signe caractéristique de la diathèse bilieuse, et en conséquence il eût été difficile de me persuader que l'émétique n'était pas, de tous les remèdes, le plus efficace contre cette maladie. C'est aux leçons et à la clinique de M. Broussais que je dois l'avantage d'être éclairé sur ce point de pathologie.

dans les cas précédemment rapportés, et la jambe conservait presque toujours, à sa partie inférieure, une enflure peu considérable, à la vérité, mais qui était cependant sensible à l'œil.

La dame dont il s'agit se conformait au traitement suivant pendant le cours des accès périodiques de sa maladie : diète, infusion sucrée de cassia et d'écorce de citron ; au déclin, bains locaux légèrement astringens ; vin de quinquina, dont pourtant elle ne pouvait plus user dans les derniers temps, à cause du dégoût, de l'anxiété et des cardialgies que ce médicament lui faisait éprouver. Cette dame était d'une taille au-dessus de la médiocre, et d'un tempérament un peu lymphatique ; elle avait, en 1819, époque à laquelle je la quittai, environ quarante-cinq à quarante-huit ans. Elle était depuis très-long-temps en proie aux accès périodiques de sa maladie, qui se reproduisaient à des époques de plus en plus rapprochées, à mesure qu'elle avançait en âge.

C'est aux fréquentes récurrences de cette maladie qu'à Rio-de-Janeiro les femmes, celles mêmes qui sont encore dans la fleur de l'âge, doivent l'inconvénient de conserver pendant le reste de leur vie l'une ou l'autre jambe, et même quelquefois toutes les deux ensemble, plus grosses que dans l'état naturel, et de présenter ainsi l'aspect de cette maladie connue sous la dénomination de *maladie des Barbades*, maladie qui a la plus parfaite analogie avec celle dont je fais ici la description, et qui est incontestablement due aux mêmes causes.

Je répète que l'érysipèle sympathique, qui règne endémiquement au Brésil, a la plus parfaite analogie avec la maladie des Barbades, et que, si l'une est moins hideuse que l'autre dans son aspect, moins rapide dans ses progrès, moins funeste dans ses conséquences, cet avantage tient à l'extrême propreté des Brésiliens, de ceux principalement qui habitent les villes ; et cela est si vrai, que, si l'on parcourt les campagnes des environs de Rio-de-Janeiro, on ne manquera pas de rencontrer une grande quantité de paysans et d'esclaves chez lesquels l'érysipèle sympathique se présente avec tous les signes qui caractérisent la maladie des Barbades.

Le fait suivant me paraît encore très-propre à prouver combien la connaissance des causes déterminantes des maladies est nécessaire au médecin, combien elle est propre à éclairer le diagnostic, et combien, sans elle, il est difficile de ne point errer dans l'emploi des moyens thérapeutiques.

Au commencement de 1819, peu de temps avant mon départ de Rio-de-Janeiro pour Paris, mon frère, que j'avais quitté bien portant quelques heures auparavant, et qui demeurait alors à la campagne, m'envoya chercher en toute hâte. Il était alors âgé d'environ trente ans, d'une taille moyenne, d'un tempérament bilioso-sanguin et un peu musculeux, d'une constitution forte, et qui n'avait point été détériorée par des maladies antérieures. A mon arrivée, je le trouvai au lit; il y avait sécheresse de la peau, accompagnée de chaleur acre et forte, pouls fréquent et très-dur, face vultueuse, yeux saillans et injectés, céphalalgie tellement violente, que parfois elle faisait perdre connaissance au malade, langue rouge dans son pourtour et blanche dans tout le reste de son étendue, mais commençant à devenir sèche: la langue et les lèvres étaient déjà dans ce dernier état. Je l'interrogeai sur la cause présumée de sa maladie; et comme il éprouvait déjà quelque difficulté à s'exprimer, ma belle-sœur m'apprit que ce même jour il avait dîné copieusement avec des amis; qu'après le dîner, il s'était rendu au camp de Saint-Christophe, plaine au bord d'une grande baie, et à quelque distance de Rio-de-Janeiro; qu'il avait beaucoup transpiré en s'efforçant de dresser un cheval à trainer le cabriolet; qu'il n'était rentré à la maison qu'après le coucher du soleil, moment où le vent était très-frais, que, s'étant mis à changer de linge, il se plaignit bientôt d'un léger mal de tête, et que son état s'était successivement aggravé jusqu'au point où je le voyais.

Je vis d'abord que j'avais deux indications à remplir; que la première était de débarrasser de suite l'estomac; et la seconde, de rétablir la transpiration, qui se trouvait supprimée. Je crus remplir les deux indications à la fois en faisant administrer sur-le-champ un grain de tartrate antimonial de potasse, associé à douze grains d'ipé-

cacuanha, dans quantité suffisante d'eau chaude. Bientôt le vomissement fit rejeter une partie du dîner avec une grande quantité de bile. La transpiration, provoquée par les efforts du vomissement, ne tarda pas à se rétablir. Le vomissement s'effectua ensuite par le seul usage de l'eau chaude; la sueur étant devenue ensuite plus abondante, le calme se rétablit comme par enchantement. Le malade, ayant recouvré l'usage de la parole, déclara que les douleurs qu'il avait ressenties étaient tellement violentes, qu'elles lui ôtaient l'usage de la parole, et qu'il lui semblait avoir toute la maison sur le corps, pour me servir de son expression; que tout s'était évanoui par le vomissement, excepté cependant une légère douleur de tête qu'il conservait encore. La peau était devenue d'une sensibilité si exquise, que le malade ne pouvait supporter le contact du linge le plus fin. Je prescrivis alors à l'intérieur une infusion de camomille: il était près de minuit; le malade s'endormit ensuite et passa très-bien la nuit. Le lendemain matin, même prescription: il n'y avait point de force, et la douleur de tête avait disparu. A midi, je permis l'usage d'une soupe très-légère, et le malade ayant mangé, en outre, un peu de poulet, la douleur de tête reparut quelques heures après. (Infusion de camomille, diète et repos.) Le jour suivant, le malade se trouva parfaitement rétabli et vauqua à ses affaires.

Je crois qu'il est difficile de voir dans cette maladie autre chose qu'une gastro-entérite qui pouvait donner naissance à une *arachnité*, à une *céphalite* et à chacune de toutes les maladies dont le cœur et le poumon sont susceptibles d'être affectés. Personne, je pense, ne doute aujourd'hui que la diète et l'application des sangsues ne soient le remède par excellence de la gastro-entérite; mais personne aussi, je pense, ne disconvient qu'ayant pris, comme je l'ai fait, la maladie dans son début, je n'aie dû préférer à la saignée locale l'emploi de l'émétique: nouvelle preuve de l'unité et de l'universalité de la médecine; nouvelle preuve en même temps de l'infinité variété de ses moyens.

Je passe maintenant à l'examen de quelques faits qui me sont par-

ticuliers ; je dis que ces faits me sont particuliers , non-seulement parce qu'ils ont été l'objet de mes observations , mais encore parce que c'est sur moi-même que je les ai étudiés et médités. Il s'agit des propriétés et des effets du bétel et de l'arec. En 1815, aussitôt après mon arrivée à Manilla , ville capitale des Philippines , je me proposai de faire toutes les recherches et toutes les tentatives propres à me mettre en état de répondre , dans l'intérêt de la vérité , à la question de savoir si , par les seuls secours de l'hygiène et de la diététique , les Habitans de ce beau et fertile pays , ainsi que les étrangers qui s'y sont établis , pourraient parvenir à se préserver des funestes effets de la diarrhée , maladie endémique dans toutes ces îles de l'Océan oriental. Je savais déjà , d'après le rapport de plusieurs personnes avec lesquels je m'étais trouvé à bord du vaisseau , et qui avaient déjà fait le voyage que nous poursuivions , je savais , dis-je , que cette maladie se déclarait ordinairement à la suite des excès de table. Ce fut le 3^e décembre , vers les huit heures du soir , que nous débarquâmes à Manilla. Ravi de me trouver à terre , je ne pus m'empêcher de me livrer au plaisir de goûter des alimens frais , et je soupai un peu plus copieusement qu'à mon ordinaire. Je passai fort bien la nuit ; cependant je fus réveillé le lendemain matin par un besoin impérieux d'aller à la garde-robe : une déjection très-liquide et très-copieuse eut lieu , sans cependant que j'en éprouvasse aucune douleur ; la bouche était un peu pâteuse. Je déjeunai légèrement ; et vers le midi je dinai comme de coutume ; mais à l'approche de la nuit , une seconde selle ayant eu lieu , je crus devoir m'abstenir de souper , craignant , dans le cas contraire , d'augmenter le dévoilement ; et cependant j'allai avec mes camarades , et , selon l'usage du pays , passer la soirée en société. Là , on ne manqua pas de nous présenter du chocolat , du caramel et des cigares en grande quantité ; les instances que les dames employaient pour nous faire agréer l'une ou l'autre de ces choses devenant , pour ainsi dire , des ordres précis , je fus obligé d'avouer que je ne me portais pas bien. Aussi-tôt la demoiselle de la maison s'approche de moi , et me présente un petit tube cylin-

drique fait d'une feuille de bananier, et qui contenait une certaine préparation de bétel et d'arec. Elle m'invite à en faire usage, et m'assure que je ne pouvais manquer d'en recevoir beaucoup de soulagement. J'obéis, et je trouvais que cette préparation avait une saveur très-piquante et qui m'était inconnue, une propriété très-sialagogue, une odeur assez agréable et qui est particulière au bétel (1); et comme je sentais qu'elle produisait sur ma langue un picotement désagréable, je me refusai à en continuer l'usage; mais toutes les personnes qui étaient présentes, et le capitaine de vaisseau, en particulier, entreprirent, par tous les moyens à leur disposition, de me persuader que mon indisposition ne pouvait être combattue avantageusement que par la continuation de l'usage du bétel. Je repris donc mon masticatoire; mais je ne fus pas long-temps sans éprouver des espèces de vertiges: je sentis quelque chose qui me montait à la tête, s'il m'est permis d'employer cette expression vulgaire. Cet accident fut attribué à la mauvaise qualité de l'arec; on me le changea, et les inconvénients cessèrent. Je passai ensuite fort bien la nuit. Le lendemain matin, une déjection liquide et copieuse eut lieu de la même manière que le matin du jour précédent, et je n'en conservai aucune autre incommodité qu'un léger sentiment de chaleur à l'anus.

Maximiosité me porta à consulter les médecins sur la propriété et sur l'usage de cette préparation, qu'on vend dans ce pays à tous les coins

(i) Cette préparation se fait de la manière suivante: on coupe par tranches, et en forme de rouelles d'une ligne environ d'épaisseur, le fruit de l'arec (*betel nut*, Lk.); on prend ensuite une feuille fraîche du bétel, sur la surface interne de laquelle on étend un petit morceau d'une pâte très-molle, faite avec de la chaux éteinte et de l'eau, de manière seulement à donner une légère nuance à cette partie de la feuille. On roule ensuite cette feuille dans sa longueur, de manière à en former une espèce de cordon aplati, dont ensuite on environne ou plutôt on sertit, en quelque sorte, chaque tranche d'arec dans toute l'étendue de son pourtour. On dispose ces tranches par piles plus ou moins fortes, que l'on conserve chacune dans une feuille de bananier roulée en cylindre. C'est sous cette dernière forme que dans les sociétés on sert cette préparation.

de rue , et tous m'assurèrent que c'était le vrai spécifique, l'ancre de salut, pour ainsi dire, contre la diarrhée qui règne endémiquement à Manilla. Peu satisfait de cette assertion empirique, je résolus de ne plus chercher la solution à ces difficultés ailleurs que dans mes propres observations; et en effet, je ne fus pas long-temps à acquérir la certitude que l'usage immodéré du bétel et de l'arec produit très-souvent un effet entièrement contraire à celui qu'on s'en promet. Et, pour ne point allonger cette dissertation par les détails fastidieux de tout ce que j'ai pu observer à ce sujet, pendant les trois mois que je suis resté à Manilla, je me bornerai à dire qu'il me paraît suffisamment prouvé que les dévoiemens colliquatifs ne sont aussi communs, dans ce pays, que parce que les habitans se trouvent sous l'influence d'un climat propre à exciter vivement toutes les passions; que le repos joint à l'observation des règles de la diététique sont, pour combattre cette maladie, des moyens très-puissans, dont la négligence et le mépris font périr chaque année une quantité considérable d'habitans. L'usage du cigare produisait chez moi des vertiges tellement forts et des maux de tête tellement insupportables, que j'en perdais quelquefois la vue; mais, comme tous les habitans, sans même en excepter les femmes, sont dans l'habitude de fumer, je suis porté à penser que tous ces stimulans, principalement le bétel, leur sont nécessaires lorsqu'ils n'en font pas un abus. Cet abus d'ailleurs n'est que relatif; car j'ai connu plusieurs personnes à Manilla qui prenaient cette substance à des doses propres à produire à Paris, sur le sujet le mieux constitué, une entérite des plus violentes, et qui en avaient tellement contracté l'habitude, qu'elles ne pouvaient s'endormir sans l'avoir à la bouche. Ces personnes, qui de cette manière introduisent chaque jour dans leur estomac une aussi grande quantité de chaux, arrivent cependant à l'âge de cinquante à soixante ans sans aucune grave incommodité.

Je crois pouvoir déduire de cet exposé les règles de conduite et de précaution que doit suivre tout étranger qui aborde dans ces climats, s'il est jaloux d'y mettre sa santé à l'abri des inconvéniens. D'abord,

il doit éviter soigneusement tous les genres d'excès, qui seraient pour lui de nouveaux stimulans; mais, comme la chaleur du climat y provoque des sueurs abondantes, et dispose à la paresse et à l'inaction, il est important qu'il s'habitue peu à peu à l'usage du bétel et des autres stimulans; je dis peu à peu, parce que la vie très-active de la peau, manifestée par une transpiration continuelle, devient, dans ce cas, un puissant dérivatif de la membrane muqueuse intestinale, tant est grande la sympathie qui existe entre ces deux membranes.

L'utilité du bétel et des autres stimulans, constatée, dans ce pays, par d'aussi nombreux bienfaits, ne peut donc plus être révoquée en doute, non plus que les désordres qui résultent de l'abus de ces mêmes substances, et qui se manifestent ici avec un degré de violence beaucoup plus alarmant que dans les climats tempérés, y annoncent toujours aussi l'inflammation du tube intestinal; genre d'affection dont les symptômes concomitans ont été appelés par les baumiens *débité indirecte*, et par d'autres *adynamie*; mais nous savons bien maintenant à quoi nous en tenir sur la valeur de ces expressions. Je veux dire que la gastro-entérite et ses conséquences se développent avec plus d'énergie sous les climats de la zone torride que dans les pays froids; les stimulans diffusibles, tels que l'eau-de-vie ou le vin étendus, y sont aussi plus utiles et plus indispensables, en même temps que leur abus y produit des résultats plus fâcheux; que dans les pays froids, au contraire, ils sont d'une utilité moins générale, et que leur abus y expose à moins d'inconvéniens. Cette conséquence toutefois semblerait être en opposition avec ce précepte d'HIPPOCRATE: *Ventres hieme et vere naturâ sunt callidissimi.* (Aph. 15, sect. 1.) Car, si la vitalité des organes du système digestif et de ses dépendances est plus active en hiver qu'en-été, on en doit conclure que cette même vitalité est aussi plus active dans les pays froids que dans les pays chauds. Or, si cela est vrai, comme je le crois aussi, et comme je pourrais le prouver par des faits qui me sont propres, comment se fait-il donc que la

membrane muqueuse intestinale, dont l'état pathologique ne réclame presque point, dans les pays froids, l'usage des diffusibles, en supporte-t-elle les excès dans l'état physiologique avec moins d'inconvénient que dans les pays chauds, où l'emploi modéré qu'on en fait y est si salulaire, et ses excès si pernicieux? Je pense que la réponse à cette question se trouve dans ce que j'ai déjà avancé sur l'extrême mobilité de tout le système nerveux, et sur l'exaspération de ses irritations dans les pays chauds.

Lorsque j'habitais les pays de la zone torride, je ne me trouvais jamais incommodé d'avoir bu, à mon dîner, une bouteille entière de vin de Porto. A Paris, une demi-bouteille de vin ordinaire, si je ne prends pas le soin de l'étendre d'eau, suffit pour déterminer chez moi, surtout en hiver, une irritation gastrique considérable accompagnée de rougeur très-vive au pharynx, de sécheresse de la bouche, d'inappétence, et pour m'obliger à faire diète le jour suivant. L'été dernier, lorsque le thermomètre de *Réaumur* était monté à 25 degrés, je remarquai que je pouvais boire alors à mon dîner, et sans inconvénient pour ma santé, une bouteille de vin de Macon, que je coupais à la vérité avec de l'eau; ce qui était cependant encore beaucoup pour moi en comparaison de ce que mon estomac pouvait supporter lorsque la température était plus froide, et ce qui était fort peu auprès de ce que je buvais habituellement au Brésil et en Portugal. Dans ce dernier pays surtout, on n'est point dans l'habitude de couper le vin avec de l'eau, et cette habitude y est même condamnée par un proverbe portugais qui dit que c'est de deux bonnes boissons en faire une bien mauvaise.

Je n'ai accumulé un aussi grand nombre d'observations que pour prouver que la sensibilité de la membrane muqueuse intestinale et des autres organes est différente selon les climats et les saisons; que, lorsque le trouble est porté dans les fonctions de ces organes, tout tend à augmenter la contractilité et la sensibilité; que de là résultent une foule de modifications diverses dans l'ensemble de toutes les fonctions, dans les propriétés de la vie, dans la nature et

dans la variété des affections pathologiques, et qu'enfin cette série de causes et d'effets est d'autant plus admirable, et constitue un système de physiologie d'autant plus régulier et d'autant plus solide, qu'il est impossible d'en isoler une partie sans tomber ensuite dans la confusion. J'arrive donc à tirer cette conclusion, à laquelle tend tout ce que j'ai exposé dans le cours de cette dissertation :

Que la médecine est une dans toutes les parties du monde ;

Que les moyens qu'elle emploie sont partout dirigés vers le même but, et tendent à obtenir les mêmes résultats ;

Que les maladies sont généralement partout les mêmes dans leur nature, sauf les modifications dépendantes des climats, et d'une foule d'autres causes ; et que c'est ce qui explique comment deux traitemens opposés en apparence peuvent quelquefois conduire au même résultat ;

Qu'en médecine, si l'on n'avait pas négligé la voie de l'analyse autant qu'on l'a fait, on eût approché plus près de la vérité ; qu'on eût généralement convenu avec *Brown* que la vitalité des parties ne peut être lésée que de deux manières différentes, ou, en d'autres termes, que, de toutes les maladies, les unes sont produites par une exaltation de la contractilité et de la sensibilité, et que les autres ont leurs causes dans l'asthénie de ces mêmes propriétés vitales ; en concluant en même temps, contre l'assertion du même auteur, que les premières de ces maladies sont très-nombreuses, qu'elles remplissent seules les cadres des nosologistes, et que les autres sont aussi rares que peu connues ;

Qu'il n'y a pas, qu'il ne peut y avoir de maladie générale, puisqu'une irritation pathologique générale non plus qu'un état d'asthénie générale, ne peuvent se concevoir, et que dans le cas où toutes les fonctions seraient lésées à la fois, la mort serait la suite inévitable de cet état ;

Que les maladies ne peuvent se terminer que de trois manières différentes : 1.^o par le retour des fonctions et des propriétés vitales

à leur état naturel; 2.^o par le passage à l'état chronique, état qui n'est pas incompatible avec la vie, quoiqu'il n'en soit point une propriété constituante, caractère unique qui distingue ces maladies des premières ou maladies aiguës; 3.^o enfin par la mort, expression sur le sens de laquelle beaucoup de médecins ont encore aujourd'hui beaucoup de peine à s'accorder.

Je terminerai ici les observations que je me suis promis de rapporter. J'avais eu d'abord l'intention de rendre mon travail plus complet en y faisant entrer un tableau de statistique médicale de tous les pays que j'ai parcourus : j'eusse ainsi contribué, pour ma part, à la confection du grand ouvrage de statistique médicale que les facultés de Paris et de Portugal cherchent à encourager par les récompenses les plus flatteuses, et que le défaut de matériaux a pu seul retarder jusqu'à ce jour; mais des circonstances indépendantes de ma volonté m'ont fait abandonner pour le moment une entreprise que je me propose de reprendre dans un temps plus favorable et plus opportun.

(35)

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*edente* PARISSET).

I.

Cùm morbus in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti necesse est. *Sect. 1, aph. 8.*

II.

Sub cane, et ante canem, difficiles sunt purgationes. *Sect. 4, aph. 5.*

III.

Tabidi verò, vitantes (purgationes) sursùm. *Ibid., aph. 8.*

IV.

Renum est vesicæ dolores difficulter sanantur in senibus. *Sect. 6, aph. 6.*

V.

Dolores qui in ventre fiunt, elati quidem, leviores : non elati verò, vehementiores. *Ibid., aph. 7.*

